GEORGETTE. Oui, je comprends cela.
ALAIN. C'est justement tout comme :
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.
GEORGETTE. Oui : mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paraissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les beaux monsieux ?
ALAIN. C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.
GEORGETTE. Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.
ALAIN. Tes yeux sont bons, c'est lui.
GEORGETTE. Vois comme il est chagrin !
ALAIN. C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE (à part). Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu, tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Venez, Agnès.
(A Alain et à Georgette.)
Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE. La promenade est belle.
AGNÈS. Fort belle.
ARNOLPHE. Le beau jour !
AGNÈS. Fort beau.
ARNOLPHE. Quelle nouvelle ?
AGNÈS. Le petit chat est mort.
ARNOLPHE. C'est dommage ; mais quoi !
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?
AGNÈS. Non.
ARNOLPHE. Vous ennuyait-il ?
AGNÈS. Jamais je ne m'ennuie.
ARNOLPHE. Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?
AGNÈS. Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.
ARNOLPHE (après avoir un peu rêvé).
Le monde, chère Agnès, est une étrange chose !
Voyez la médisance et comme chacun cause !
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Était en mon absence à la maison venu ;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était faussement...
AGNÈS. Mon Dieu, ne gagez pas ; vous perdriez, vraiment.
ARNOLPHE. Quoi ! c'est la vérité qu'un homme ?...
AGNÈS. Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.
ARNOLPHE (bas à part). Cet aveu, qu'elle fait avec sincérité,
Me marque pour le moins son ingénuité.
(Haut.) Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avais défendu que vous vissiez personne.
AGNÈS. Oui : mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.
ARNOLPHE. Peut-être. Mais enfin, contez-moi cette histoire.
AGNÈS. Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui, d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et, toujours de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
Et moi, qui tous ses tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais.
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.
ARNOLPHE. Fort bien.
AGNÈS. Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte :
« Mon, enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !
Il ne vous a pas faite une belle personne
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
Et vous devez savoir que vous avez blessé
Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »
ARNOLPHE (à part). Ah ! suppôt de Satan ! exécrable damnée !
AGNÈS. « Moi, j'ai blessé quelqu'un ? » fis-je tout étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
« Hélas ! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause ?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ? »
« Non, dit-elle ; vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
« Eh ! mon Dieu, ma surprise est, fis-je, sans seconde ;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ? »
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
Et, s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours. »
« Mon Dieu ! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande.
Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ? »
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir et vous entretenir ;
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
« Hélas ! volontiers, dis-je, et, puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici. »
ARNOLPHE (à part). Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !
AGNÈS. Voilà comme il me vit et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvais-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance ?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.
ARNOLPHE (bas, à part). Tout cela n'est parti que d'une âme innocente ;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.
AGNÈS. Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit ?
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?
ARNOLPHE. Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.
AGNÈS. Hélas ! si vous saviez comme il était ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi !
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous.
ARNOLPHE. Oui. Mais que faisait-il étant seul avec vous ?
AGNÈS. Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.
ARNOLPHE (bas à part). O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !
(Haut.) Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses ?
AGNÈS. Oh ! tant ! il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.
ARNOLPHE. Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?
(La voyant interdite.)
Ouf !

AGNÈS. Eh ! il m'a...
ARNOLPHE. Quoi ?
AGNÈS. Pris...
ARNOLPHE. Eh !
AGNÈS. Le...
ARNOLPHE. Plaît-il ?
AGNÈS. Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.
ARNOLPHE. Non.
AGNÈS. Si fait.
ARNOLPHE. Mon Dieu, non.
AGNÈS. Jurez donc votre foi.
ARNOLPHE. Ma foi, soit.
AGNÈS. Il m'a pris... vous serez en colère.
ARNOLPHE. Non.
AGNÈS. Si.
ARNOLPHE. Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?
AGNÈS. Il...
ARNOLPHE (à part). Je souffre en damné.
AGNÈS. Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.
ARNOLPHE (reprenant haleine). Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.
AGNÈS. Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?
ARNOLPHE. Non pas.
Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède ?
AGNÈS. Non, vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.
ARNOLPHE (à part). Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
(Haut.) Chut ! De votre innocence, Agnès, c'est un effet ;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.
AGNÈS. Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.
ARNOLPHE. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.
AGNÈS. Un péché, dites-vous ! Et la raison, de grâce ?
ARNOLPHE. La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.
AGNÈS. Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savais point encor ces choses-là.
ARNOLPHE. Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.
AGNÈS. N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?
ARNOLPHE. Non.
AGNÈS. Mariez-moi donc promptement, je vous prie.
ARNOLPHE. Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi ;
Et pour vous marier on me revoit ici.
AGNÈS. Est-il possible ?
ARNOLPHE. Oui.
AGNÈS. Que vous me ferez aise !
ARNOLPHE. Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.
AGNÈS. Vous nous voulez nous deux...?
ARNOLPHE. Rien de plus assuré.
AGNÈS. Que, si cela se fait, je vous caresserai !
ARNOLPHE. Eh ! la chose sera de ma part réciproque.
AGNÈS. Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque :
Parlez-vous tout de bon ?
ARNOLPHE. Oui, vous le pourrez voir.
AGNÈS. Nous serons mariés ?
ARNOLPHE. Oui.
AGNÈS. Mais quand ?
ARNOLPHE. Dès ce soir.
AGNÈS (riant). Dès ce soir ?
ARNOLPHE. Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?
AGNÈS. Oui.
ARNOLPHE. Vous voir bien contente est ce que je désire.
AGNÈS. Hélas ! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !
ARNOLPHE. Avec qui ?
AGNÈS. Avec... La...
ARNOLPHE. La... la n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur La, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement,
Et, lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.
AGNÈS. Las ! il est si bien fait ! c'est...
ARNOLPHE. Ah ! que de langage !
AGNÈS. Je n'aurai pas le cœur...
ARNOLPHE. Point de bruit davantage.
Montez là-haut.
AGNÈS. Mais quoi ! voulez-vous...?
ARNOLPHE. C'est assez.
Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur ;
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avait été surprise :
Voyez, sans y penser, où vous vous êtes mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux ;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous,
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où j'ai dit qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
(A Georgette et à Alain.)
Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien...
GEORGETTE. De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisait accroire.
Mais...
ALAIN. S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot : il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids.
ARNOLPHE. Ayez donc pour souper tout ce que je désire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE (assis). Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :
Levez un peu la tête, et tournez le visage :
(Mettant le doigt sur son front.)
Là, regardez-moi là durant cet entretien :
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès ; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyait tous les engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux ;

Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connaître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage ;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.

Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne ;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette,
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon ;
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous iriez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleste bonté !
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant ;
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne âme ;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.
Tenez. (Il se lève.) Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS (lit).

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

Première maxime.

Celle qu'un bien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE. Je vous expliquerai ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS (poursuit).

Deuxième maxime.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède.
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

Troisième maxime.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
Et les soins de paraître belles
Se prennent peu pour les maris.

Quatrième maxime.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

Cinquième maxime.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune âme :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame
N'accommodent pas monsieur.

Sixième maxime.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien :
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

Septième maxime.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

Huitième maxime.

Ces sociétés déréglées
Qu'on nomme belles assemblées
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

Neuvième maxime.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

Dixième maxime.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudents cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paye.

Onzième maxime.

ARNOLPHE. Vous achèverez seule ; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez ; et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme ;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pêche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile ;
Et, si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir ;
Et nos enseignements ne font là que blanchir
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut sauter le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos Français l'ordinaire défaut :
Dans la possession d'une bonne fortune
Le secret est toujours ce qui les importune ;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendraient plutôt que de ne causer pas.
Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées !
Et que... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE. Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois qu'enfin quelque moment..
ARNOLPHE. Eh, mon Dieu ! n'entrons point dans ce vain compliment :
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies :
Et, si l'on me croyait, elles seraient bannies.
C'est un maudit usage ; et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc sans façon. (Il se couvre.) Eh bien ! vos amourettes ?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
J'étais tantôt distrait par quelque vision :
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon âme s'intéresse.
HORACE. Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.
ARNOLPHE. Oh ! oh ! comment cela ?
HORACE. La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.
ARNOLPHE. Quel malheur !
HORACE. Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.
ARNOLPHE. D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure ?

Je pensais aller rendre à mon heure à peu près
Ma petite visite à ses jeunes attraits.

HORACE. Je ne sais : mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un « Retirez-vous, vous nous importunez, »
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.
ARNOLPHE. La porte au nez !
HORACE. Au nez.
ARNOLPHE. La chose est un peu forte.
HORACE. J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est : « Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu. »
ARNOLPHE. Ils n'ont donc point ouvert ?
HORACE. Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.
ARNOLPHE. Comment, d'un grès ?
HORACE. D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.
ARNOLPHE. Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.
HORACE. Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.
ARNOLPHE. Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.
HORACE. Cet homme me rompt tout.
ARNOLPHE. Oui ; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.
HORACE. Il faut bien essayer par quelque intelligence
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.
ARNOLPHE. Cela vous est facile ; et la fille, après tout,

Vous aime.
HORACE. Assurément.
ARNOLPHE. Vous en viendrez à bout.
HORACE. Je l'espère.
ARNOLPHE. Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.
HORACE. Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :.
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles;
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
« Retirez-vous, mon âme aux visites renonce.
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse; »
Cette pierre, ou ce grès, dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
Eh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.
ARNOLPHE. Oui, fort plaisant.
HORACE. Riez-en donc un peu.
(Arnolphe rit d'un air forcé.)
Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulais entrer par escalade:
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi;
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
Dans un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire;
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.
ARNOLPHE (avec un ris forcé).
Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.
HORACE. Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.
ARNOLPHE (bas, à part). Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.
HORACE (lit).
« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y pren-
« drai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez; mais je ne
« sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles.
« Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'i-
« gnorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien,
« et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais pas ce que
« vous m'avez fait; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce
« qu'on me fait faire contre vous; que j'aurai toutes les peines du
« monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous.
« Peut-être qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne puis m'empê-
« cher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en
« eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs,
« et qu'il ne les faut pas écouter, et que tout ce que vous me dites n'est
« que pour m'abuser : mais je vous assure que je n'ai pu encore me fi-
« gurer cela de vous; et je suis si touchée de vos paroles, que je ne
« saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce
« qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus
« grand tort du monde si vous me trompiez, et je pense que j'en mour-
« rais de déplaisir. »

ARNOLPHE (à part).
Hon! chienne!
HORACE. Qu'avez-vous?
ARNOLPHE. Moi? rien. C'est que je tousse.
HORACE. Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fond d'âme admirable;
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...
ARNOLPHE. Adieu.
HORACE. Comment! si vite?
ARNOLPHE. Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.
HORACE. Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourrait avoir accès?
J'en use sans scrupule; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avais pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte:
Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?
ARNOLPHE. Non, vraiment; et sans moi vous en trouverez bien.
HORACE. Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traitresse,
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serais vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé?
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse;
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot! n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'enrage,
Et je souffletterais mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel! faites que mon front soit exempt de disgrâce;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors

Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyais tranquille,
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon cœur
Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants;
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
Quoi! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution,
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!
Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines;
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE. Ah! le voilà. Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.
ARNOLPHE (se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire).
Comment faire?
LE NOTAIRE. Il le faut dans la forme ordinaire.
ARNOLPHE (se croyant seul). A mes précautions je veux songer de près.
LE NOTAIRE. Je ne passerai rien contre vos intérêts.
ARNOLPHE (se croyant seul). Il se faut garantir de toutes les surprises.
LE NOTAIRE. Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.
ARNOLPHE (se croyant seul). J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.
LE NOTAIRE. Eh bien! il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.
ARNOLPHE (se croyant seul). Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?
LE NOTAIRE. Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.
ARNOLPHE (se croyant seul). Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.
LE NOTAIRE. On peut avantager une femme en ce cas.
ARNOLPHE (se croyant seul). Quel traitement lui faire en pareille aventure?
LE NOTAIRE. L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.
ARNOLPHE (se croyant seul).
Si...
(Il aperçoit le notaire.)
LE NOTAIRE. Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.
ARNOLPHE. Eh!
LE NOTAIRE. Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vouloirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts;
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour...
ARNOLPHE. Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela : mais qui vous en dit mot?
LE NOTAIRE. Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.
ARNOLPHE. La peste soit de l'homme, et sa chienne de face!
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.
LE NOTAIRE. Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?
ARNOLPHE. Oui, je vous ai mandé : mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!
LE NOTAIRE (seul). Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE (allant au devant d'Alain et de Georgette).
M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?
ALAIN. Oui.
LE NOTAIRE. J'ignore pour qui vous le pouvez connaître.
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.
GEORGETTE. Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN. Monsieur...
ARNOLPHE. Approchez-vous; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.
ALAIN. Le notaire...
ARNOLPHE. Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être,
Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître!
Vous n'oseriez après paraître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montrerait au doigt.
Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse, en aucune façon...
GEORGETTE. Vous nous avez tantôt montré notre leçon.
ARNOLPHE. Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.
ALAIN. Oh! vraiment!...
GEORGETTE. Nous savons comme il faut s'en défendre.
ARNOLPHE. S'il venait doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur... »
ALAIN. Vous êtes un sot.
(A Georgette.)
ARNOLPHE. Bon. « Georgette, ma mignonne,
Tu me parais si douce et si bonne personne... »
GEORGETTE. Vous êtes un nigaud.
(A Alain.)
ALNOLPHE. Bon. « Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu? »
ALAIN. Vous êtes un fripon.
(A Georgette.)
ARNOLPHE. Fort bien. « Ma mort est sûre
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure. »
GEORGETTE. Vous êtes un benêt, un impudent.
ARNOLPHE. Fort bien.
(A Alain.)
« Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je sais quand on me sert en garder la mémoire :
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire:
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.
(Ils tendent tous les deux la main et prennent l'argent.)
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse. »
GEORGETTE (le poussant).
A d'autres.
ARNOLPHE. Bon cela.
ALAIN (le poussant). Hors d'ici.
ARNOLPHE. Bon.
GEORGETTE (le poussant). Mais tôt.
ARNOLPHE. Bon. Holà; c'est assez.
GEORGETTE. Fais-je pas comme il faut?
ALAIN. Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?
ARNOLPHE. Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne fallait pas prendre.
GEORGETTE. Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.
ALAIN. Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?
ARNOLPHE. Point.
Suffit. Rentrez tous deux.
ALAIN. Vous n'avez rien qu'à dire.
ARNOLPHE. Non, vous dis-je; rentrez, puisque je le désire.
Je vous laisse l'argent. Allez. Je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.